



HAL
open science

Étonnantes utopies

Françoise Sylvos

► **To cite this version:**

Françoise Sylvos. Étonnantes utopies. Nouvelle revue pédagogique - Lettres Lycée, 2008, 32, pp.15–28.
hal-01156459

HAL Id: hal-01156459

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01156459v1>

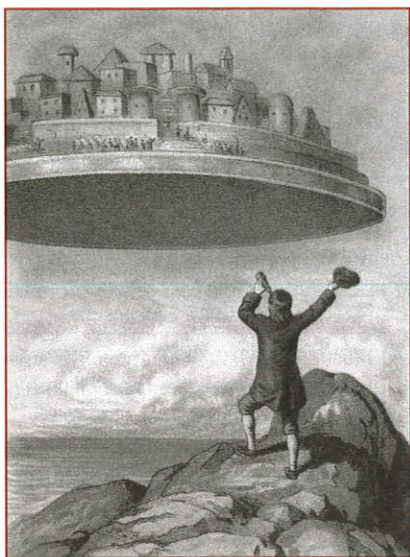
Submitted on 17 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étonnantes utopies

Par Françoise Sylvos*



L'utopie est une fiction qui a pour but d'éveiller le lecteur aux questions politiques et sociales tout en le divertissant. Voyages dans l'espace ou dans le temps, les utopies exposent de façon approfondie les mœurs d'une contrée imaginaire ou peuvent prendre place dans un pays réel qu'elles métamorphosent à volonté. Dans l'un de ces cadres narratifs est mis en action un idéal social. *L'Utopie* de Thomas More (1478-1535) est à l'origine d'une tradition textuelle et philosophique qui, de la Renaissance au début du xx^e siècle, s'est ramifiée en des avatars sérieux ou burlesques, nostalgiques ou modernistes. Au xix^e siècle, la publication d'utopies dans la presse a été favorable à l'éclosion de textes courts et fantaisistes, qui tranchent avec les tableaux quelque peu austères des origines. Au même moment, le culte du progrès associe l'utopie à un idéal technocratique ou, au contraire, à la critique du modernisme, marquant l'évolution de l'utopie vers un genre encore à naître, la science-fiction.

SOMMAIRE

I. Conformisme et totalitarisme

> p. 15

- 1/ Entre dépaysement et conformisme
- 2/ Utopie et dystopie
- 3/ Une forme de totalitarisme ?
- 4/ La quête du bonheur

II. Rites narratifs et caractéristiques formelles

> p. 17

III. Permanence et métamorphoses de l'utopie

> p. 18

- 1/ Le roman utopique
- 2/ Uchronies
- 3/ Nouveaux Évangiles et arts de mémoire

IV. Leçons politiques

> p. 21

V. Convaincre avec esprit

> p. 22

VI. Utopie et *mundus inversus*

> p. 22

- 1/ Satire et utopie
- 2/ Esprit ludique et principe d'inversion
- 3/ Effets de composition

VII. L'utopie entre « réel » et « imaginaire »

> p. 25

Conclusion

> p. 27

Bibliographie

> p. 28

I. Conformisme et totalitarisme

Avant Thomas More, d'autres avaient échafaudé le plan d'un gouvernement idéal. Dans *La République* (- 393), Platon expose un programme de société qui s'achève par une fiction. Dans la *Biblio-*

thèque historique, Diodore de Sicile (1^{er} siècle) analyse une œuvre intitulée *Hespéra* (1^{er} siècle av. J.-C.). On y rencontre les Amazones, dont les mœurs inversent les rapports conventionnels de domination entre hommes et femmes. Ainsi, l'utopie outrepassé les bornes chronologiques dans lesquelles on serait tenté de l'enfermer.

1/ Entre dépaysement et conformisme

La difficulté à périodiser l'utopie est révélatrice des incertitudes qui pèsent sur sa définition même. *L'esprit* utopique consiste à proposer des alternatives concrètes et précises à la société de référence dans laquelle évolue l'auteur ; il

préexiste au récit de Thomas More. On nomme *utopisme* cet esprit réformateur qui, détaché de toute norme préétablie, peut s'actualiser dans des essais, dans des traités ou, accessoirement, des fictions. Quant à l'utopie, elle investit en priorité des *narrations* et, bien que la poésie des voyages aux pays de nulle part n'ait été réglée par aucun traité contemporain des premières œuvres de la tradition, les structures en sont si clairement identifiables que l'on peut aller jusqu'à parler d'un véritable genre littéraire. L'utopie de More va, pour des siècles, devenir l'archétype auquel se conformeront les expérimentateurs des « *possibles latéraux* » dont parle Raymond Ruyer, avec une monotonie qui a frappé de nombreux spécialistes de l'utopie. Raphaël Hythlodée, le navigateur délégué par Thomas More pour exposer les lois du gouvernement idéal, déclare que les cinquante-quatre villes « *spacieuses et magnifiques* » de l'île d'utopie sont toutes bâties sur le même plan. Le voyageur insiste sur leurs similitudes : « *Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques* » ; « *Qui connaît une ville les connaît toutes* ». De même que le premier voyageur en utopie, on éprouve, en parcourant les rayonnages de la vaste bibliothèque utopique, un sentiment de déjà-vu. Le plaisir de la reconnaissance fait partie des charmes et des paradoxes de cette littérature. Un tel conformisme scripturaire étonne, de la part de penseurs qui prétendent refaire le monde et qui, pour nous séduire, se targuent de nous entraîner dans des terres situées aux confins du continent austral ou sur la lune. Alors qu'elle crée un dépaysement artificiel, l'utopie se recommande au lecteur par le sentiment de familiarité qu'elle communique, et dont on connaît l'efficacité auprès des amateurs de contes. Ici, point de « il était une fois » mais, en guise d'incipit, un accident de parcours, naufrage ou ascension imprévue, qui dévie le voyageur de sa trajectoire initiale et le met en présence d'un autre monde ; ou bien encore, à l'origine,

une séquence inaugurale qui place l'utopie sous le signe de la convention romanesque du manuscrit retrouvé. Autant de marqueurs qui créent une connivence entre auteurs et lecteurs d'utopies.

2/ Utopie et dystopie

Raymond Trousson a défini l'utopie comme un cadre dans lequel « *se voit animée une collectivité* » fonctionnant « *selon certains principes politiques, économiques, éthiques, restituant la complexité d'une existence sociale* ». Elle peut être « *située dans un lointain géographique ou temporel et enclavée ou non dans un voyage imaginaire* ». L'utopie narrative comprend tous les récits dans lesquels un lieu est érigé en modèle social, qu'il soit défendu avec ferveur ou remis en cause¹. Cette définition englobe utopies et dystopies – ou projections du pire – dans une même définition.

Le choix de ne pas exclure les dystopies se justifie pleinement. En effet, le passage d'un monde meilleur à un monde haïssable n'est, souvent, qu'une affaire de point de vue. La cité close, vouée à la rééducation de criminels que décrit Pierre-Simon Ballanche (1776-1847) dans *La Ville des expiations* (1831-1834) est une utopie aux yeux de son auteur. Mais son mode de vie monacal aurait révolté Charles Fourier, qui précisément critiquait New Harmony, la communauté fondée par Owen, pour l'austérité de son architecture et de ses mœurs. Dans *La Colonie pénitentiaire*, Kafka donnera de ce type de société une vision très critique. N'oublions pas, pourtant, qu'avant d'être une proposition visant à « régénérer » les criminels, *La Ville des expiations* de Ballanche se voulait un manifeste contre la peine de mort, une protestation contre les conditions très dures faites aux détenus sous la



Illustration extraite de la première édition de *l'Utopie* de Thomas More, chancelier d'Angleterre.

Monarchie de Juillet. Remplacer les châtiments et les peines par un programme de rééducation, tel est le but de la tour de guet offrant une vision panoramique sur la colonie, depuis le centre de la cité fortifiée. Elle ressemble étrangement au panoptique, dispositif de surveillance dû au philosophe Jeremy Bentham. En son temps, ce dernier passe pour un bienfaiteur de l'humanité. Son invention, qui se prête à la surveillance de tous les lieux collectifs, est censée concrétiser le rêve d'une disparition des châtiments et d'un adoucissement des peines.

3/ Une forme de totalitarisme ?

C'est précisément ce rêve que dénoncera Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. Pour ce dernier, toute surveillance est une forme d'oppression insoutenable. Les éloges décernés par certains utopistes aux prisons et aux colonies pénitentiaires signent les tentations totalitaires de l'utopie. Depuis ses origines, on reproche aux utopies d'aliéner l'individu au groupe et de bannir tout imprévu. Il faut bien l'admettre, un luxe de détails sur les règlements, emploi du temps, le port de l'uniforme ont un côté contrai-

gnant. Dans *Olbie* (1800), l'économiste libéral Jean-Baptiste Say puis Ballanche, dans *La Ville des expiations*, vont jusqu'à exalter les vertus de Botany Bay, une colonie pénitentiaire australienne réputée pour réformer les détenus. Au nom de la collectivité, l'utopie peut porter atteinte à la liberté et à l'intégrité physique de sa population. Dans les *Lettres de Malaisie* (1898), de Paul Adam, les individus susceptibles de manifester de la jalousie sont stérilisés, de peur que l'amour possessif, jugé primaire, ne se perpétue.

Si l'utopie peut passer pour aliénante, elle propose bon nombre de solutions pour libérer l'homme. Libératrice ou totalitaire ? Le lecteur se fera sa propre opinion en confrontant ces deux citations d'*Utopia*. La première met en relief la contrainte :

« *Les Utopiens divisent l'intervalle d'un jour et d'une nuit en vingt-quatre heures égales. Six heures sont employées aux travaux matériels ; en voici la distribution :*

Trois heures de travail avant midi, puis dîner. Après midi, deux heures de repos, trois heures de travail, puis souper.

Ils comptent une heure où nous comptons midi, se couchent à neuf heures, et en donnent neuf au sommeil. »

4/ La quête du bonheur

Nonobstant ces règlements pointilleux, assortis d'autres prescriptions coercitives, il faut constater que le nombre d'heures imposées est bien inférieur à la charge journalière des contemporains de More. Ce dernier propose ni plus ni moins un allègement général du temps de travail favorisé par la contribution des oisifs – ceux-là même que, précisément, Claude-Henri Rouvroy de Saint-Simon (1760-1825) surnommerait en 1819 les « frelons », dans un manifeste qui lui vaudra l'accusation d'avoir contribué à l'assassinat du duc de Berry. On comprend que les mesures prévues pour répartir les tâches, pour redistribuer les biens et les richesses aient pu être perçues comme coercitives par la plupart des lecteurs d'utopies, qui disposaient

d'une certaine aisance. Mais ce que vise Thomas More, c'est la félicité générale, à laquelle permettrait selon lui d'atteindre une répartition équitable du travail et des loisirs :

« *Le but des institutions sociales en Utopie est de fournir d'abord aux besoins de la consommation publique et individuelle, puis de laisser à chacun le plus de temps possible pour s'affranchir de la servitude du corps, cultiver librement son esprit, développer ses facultés intellectuelles par l'étude des sciences et des lettres. C'est dans ce développement complet qu'ils font consister le vrai bonheur. »*

La possibilité de se distraire, de s'instruire et de profiter de loisirs mérités apparaît comme un droit et comme l'une des conditions du bonheur, indépendamment des questions purement économiques reliées aujourd'hui aux débats sur la durée du temps de travail.

Progrès en un temps donné, symbole d'arriération un siècle plus tard... Le passage de l'utopie à la dystopie est affaire d'époque ; il est aussi question de point de vue, car ce qui prend valeur d'amélioration pour les uns est dégradation pour les autres. Certes, plusieurs motifs et thèmes utopiques – comme la quête du bonheur fondée sur la justice et l'égalité ou comme la réhabilitation des femmes – traversent le temps. Mais, comme l'accueil réservé à ces idées est variable et tout relatif, on peut être tenté de définir l'utopie par ses caractéristiques formelles plus que par les vues qu'elle cherche à promouvoir.

II. Rites narratifs et caractéristiques formelles

L'utopie est reconnaissable à certains rites de passage et à des étapes obligées. Au voyage succède l'accident de parcours qui dévie le voyageur de son itinéraire premier, puis la rencontre du « Grand Autre » utopien. Des obstacles retardent

presque inévitablement l'entrée en utopie. C'est ainsi que, dans *New Atlantis* de Bacon, l'équipage naufragé est tenu en quarantaine. Au périple succèdent la rencontre et le *dialogue* avec un utopien choisi pour sa grande sagesse et son rôle éminent. Ce dialogue n'est pas une vraie discussion, mais une leçon dialoguée. L'utopien raconte la fondation de la cité idéale et informe son visiteur des grands principes qui y prévalent. C'est alors que commence la visite guidée de la contrée ou de la ville. Après la description et l'explication survient, pour finir, l'incident qui rend vraisemblable le départ du voyageur et son retour au point initial. Cet itinéraire narratif en boucle est à l'image du monde autarcique dans lequel est entraîné le lecteur d'utopie – cercle insulaire, sphère planétaire ou cirque de montagne. Les traits formels de l'utopie ne sont pas tous actualisés nécessairement, ni présents dans l'ordre indiqué plus haut. Mais on en retrouve un bon nombre, même dans des textes qui s'attachent à perfectionner l'héritage de Thomas More au point de rendre l'utopie méconnaissable. Les variations sont fréquentes ; ainsi en va-t-il de la relation de voyage entreprise par le narrateur des *Lettres de Malaisie* (1898), de Paul Adam. Après un échange épistolaire qui donne de nombreuses informations sur l'archipel de Malaisie dominé par les femmes, le narrateur disparaît sans laisser de traces. Cette incertitude laisse planer un doute sur la véritable nature de l'archipel, dont les lois se sont alignées sur les propositions des premiers socialistes utopiques. Le doute est permis, d'autant que l'éditeur s'est plu à souligner que la Malaisie ne représentait pas un idéal à ses yeux. L'auteur des lettres a-t-il été éliminé parce qu'il en savait trop, et communiquait avec l'une des nations contre lesquelles la Malaisie s'était rebellée ? Est-il au contraire passé au camp ennemi ? La Malaisie supprime-t-elle sans scrupules ceux qui osent se mettre en travers de sa route ? Ou bien faut-il lui supposer des séductions telles que nul n'en revient ? Le lecteur des

Saint-Simon, Claude-Henri Rouvroy de (1760-1825) vu par Ernest Labrousse

L'art de gouverner [...] est réduit à donner [aux] frelons
la plus forte portion du miel prélevé sur les abeilles
(*L'Organisateur*, 1819).

Si, avec Pierre Leroux, il incarne au dix-neuvième siècle l'une des résurgences de l'esprit encyclopédique des Lumières, les enjeux ont changé. Il ne s'agit plus de ruiner le dogme chrétien mais de transformer une société fondée sur l'exploitation. Encyclopédiste, politiste, économiste, humaniste, prophète, et Messie de l'ère industrielle qui s'annonce ! Tel nous apparaît Saint-Simon, à la jonction des deux siècles.

Lettres de Malaisie ne le saura jamais, en raison de cette fin inachevée.

III. Permanence et métamorphoses de l'utopie

L'exemple des *Lettres de Malaisie* en fait foi, les variantes de l'utopie sont souvent le signe de ce qu'elle s'écarte de son idéal. Mais nous ne pouvons faire abstraction du fait que, pour se perpétuer, elle doit changer. C'est ainsi que sont nés romans utopiques et uchronies. C'est ainsi que le discours prophétique et l'imitation des Évangiles ont concurrencé la formule habituelle de l'utopie dont les

rubriques associent un lieu et un thème, à la manière des arts de mémoire.

1/ Le roman utopique

Le Médecin de campagne (1833) d'Honoré de Balzac est un exemple particulièrement intéressant de la rémanence structurelle de l'utopie et de sa capacité à s'adapter au temps présent. À ses caractéristiques attendues, le romancier mêle avec hardiesse des nouveautés qui lui permettent de renouer avec l'action, avec l'histoire, grâce à un récit habité par le culte de l'énergie constructive.

Le Médecin de campagne a été comparé par les critiques contemporains à *L'Utopie* de More. En dépit des apparences, l'analyse du récit prouve que la

Le saint-simonisme vu par Honoré de Balzac

À chacun selon sa capacité, à chacun selon ses œuvres, plus d'héritage !
(*Exposition de la doctrine de Saint-Simon*)

Ceux qui mettent le territoire en miettes et amoindrissent la Production auront des organes pour crier que la vraie justice sociale consisterait à ne donner à chacun que l'usufruit de sa terre. Ils diront que la propriété perpétuelle est un vol ! Les saint-simoniens ont commencé.

Les saint-simoniens lus par Félix Bodin (1795-1837)

Quant au style biblique et oriental, ce style où l'on jette les images à poignée, plus d'une douzaine d'écrivains ou d'orateurs saint-simoniens ont apporté à ce genre de pastiche un talent, une verve, une richesse d'imagination, qu'un prêtre, qu'un grand écrivain pourtant, est bien loin d'atteindre ; et de plus, ils en décoraient des conceptions bien plus neuves que la démocratie évangélique des millénaires et de toutes les sectes qui se sont armées de quelques paroles du Christ pour attaquer l'ordre social. Ce style convient à la foi vive, à l'exaltation religieuse.

comparaison n'est pas inepte. Dans *Le Médecin de campagne*, on entre au « bourg » en compagnie du colonel Genestas, qui dissimule le but réel de sa visite : vérifier que ce lieu est bien le havre de paix dans lequel son fils malade pourra recouvrer la santé. Évitant de nommer la petite ville, Balzac cultive l'imprécision, par contraste avec l'exactitude topographique de bon nombre de ses romans. Cette absence de nomination contribue à faire de la ville un non-lieu. Genestas s'est arrêté avant d'entrer dans le bourg dans une chaumière où il est accueilli par une vieille femme de condition modeste. Fruste, mais bonne, celle-ci élève à perte plusieurs orphelins. Son action place d'emblée le récit sous le signe du catholicisme social, que Balzac continuera de promouvoir à travers une deuxième fiction utopique publiée une dizaine d'années plus tard, *Le Curé de village*. Le lecteur comprendra très vite que cette femme hospitalière annonçait la figure de Benassis : maire du bourg, ce dernier se comporte avec ses administrés comme un père. À travers l'aïeule charitable, l'altérité des habitants de la commune frappe d'emblée le visiteur ; et c'est précisément dans leur humanité que réside leur caractère exceptionnel. Une fois franchi ce seuil narratif, Genestas entre en utopie, où il fera connaissance avec le fondateur, Benassis. Ce dernier lui raconte les efforts déployés pour transformer et moderniser le village. Au cours de plusieurs promenades, ce professeur d'énergie, grand modèle de générosité, lui fait découvrir que sa commune devenue ville est un exemple de réussite économique sans précédents.

Le Médecin de campagne tient de la légende dans la mesure où Balzac, plus favorable aux bâtisseurs qu'aux conquérants, crée un parallèle entre la figure napoléonienne et celle de Benassis. Distincte de l'utopie par l'épaisseur psychologique de personnages dont le passé refait surface à mesure que le visiteur et le fondateur sympathisent, l'œuvre s'apparente aussi à un roman. La vraisemblance des faits, la richesse des décors,



Le Médecin de campagne, gravure, extraite des œuvres illustrées de Balzac par Bertall.

Le réalisme des types sociaux situent *Le Médecin de campagne* parmi les utopies hors pair ; mais ces variations, légendaires ou romanesques, n'altèrent pas les caractéristiques fondamentales de l'utopie. La fonction des deux principaux personnages, Benassis, le maître, Genestas, l'élève, reste conforme à la relation pédagogique qui est l'un des aspects essentiels de ce genre. La plupart des séquences et des procédés traditionnels – récit des origines, visite et description en action, dialogue – sont présents. Comme l'utopie de More, la fiction de Balzac affiche sa relation avec l'Évangile. Le romancier a souhaité créer un nouvel équilibre entre le récit et le discours, entre l'individu et la communauté, grâce à des séquences qui permettent au lecteur de remonter dans le passé des personnages principaux. Plus humaine, plus vivante que bon nombre de fictions politiques impersonnelles, sa scène de la vie de campagne n'en reste pas moins fidèle, au fond, à cet archétype qui connaît une certaine popularité au XIX^e siècle.

2/ Uchronies

L'exemple balzacien est révélateur de la diversification progressive du genre utopique. L'émergence de la philosophie du progrès a rendu obsolète la forme statique du « *raumroman* »² sans histoire ni devenir. Le futurisme a renouvelé l'utopie, sous l'espèce d'un genre dénommé uchronie.

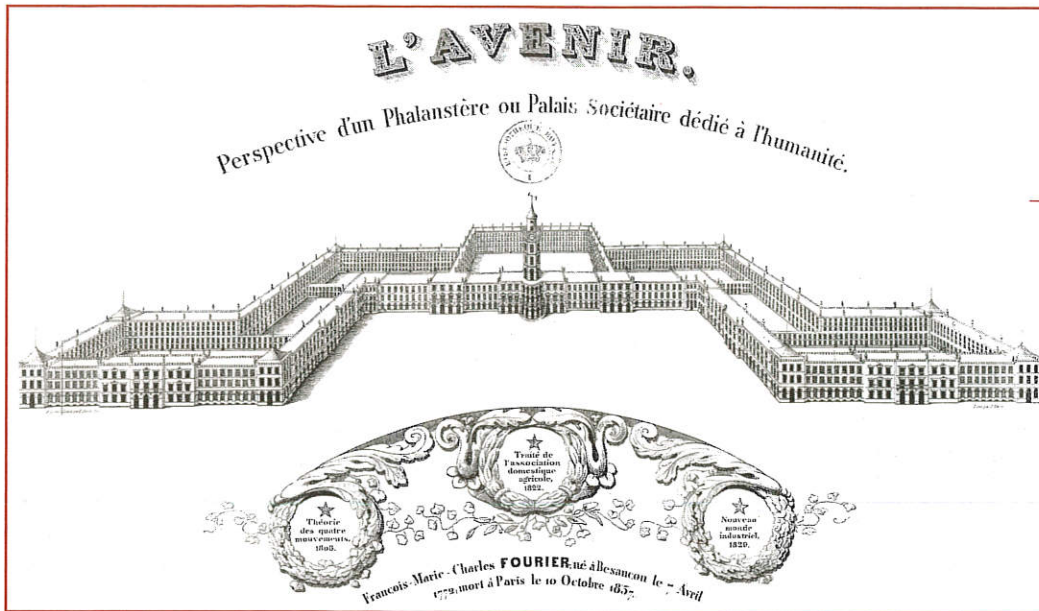
Le mot « uchronie » est un terme à deux entrées. Il désigne tout d'abord une fiction élaborée à partir d'une histoire refaite. Qu'auraient été l'Europe et le monde si Napoléon, victorieux à Moscou, avait accompli son rêve de monarchie universelle ? Telle est la question à laquelle, dans *Napoléon apocryphe*, Louis-Napoléon Geoffroy-Château s'est plu à répondre, face aux menées du neveu de l'empereur. Ce texte connut une nouvelle réédition à chaque tentative de coup d'État du futur Napoléon III, puis des adeptes du césarisme, entre 1836 et la fin du boulangisme. Ainsi conçue, l'uchronie apparaît comme un compromis entre la ligne diachronique de l'histoire et la description utopique. Elle met en scène une histoire idéalisée, exempte des erreurs commises par le personnage historique réel, marquée par le souffle sacré de l'épopée, exemplaire par l'administration rationnelle et infailible du monarque universel.

Mais l'uchronie peut aussi désigner le récit d'un voyageur dans le futur. Elle porte alors témoignage sur une société perfectionnée, libérée des tares contemporaines du moment de l'écriture. L'uchronie se distingue de l'utopie par son seuil. Dans l'utopie, on parvient au pays de nulle part après un voyage, le plus souvent maritime, tandis que, dans l'uchronie, un rêve est suivi d'un réveil dans le futur. Cette convention a été instituée par la première des uchronies célèbres, *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier (1770-1771). À l'intérieur du

séjour en uchronie, le lecteur d'utopies n'est pas dépaycé. Rencontre avec un personnage qui sert de guide au narrateur, visite du monde idéal, description des monuments et des institutions, des mœurs, des habitants, assorties de dialogues entre le promeneur et son cicérone, sont en tout points similaires aux tableaux et aux conversations de l'utopie à la manière de More. Ce qui, en utopie, est transposé dans l'ailleurs, sera, en uchronie, transféré dans le futur. Cette mutation n'est pas sans liens avec l'essor de la philosophie du progrès et d'un imaginaire technocratique.

Peu à peu, l'utopie a diversifié ses moyens d'action sur le lecteur. Loin de ne tabler que sur la raison, elle s'est évertuée à faire rêver, à toucher les sens et le cœur. Avant Fourier, il y eut des précédents et des utopies folles. On songe, entre autres, à un voyage au cœur du globe, *l'Icosaméron* de Casanova (1788) dont, explorant un cratère, les héros découvrent les habitants. Le nom très surprenant des « Mégamicres » est en soi tout un programme.

Malgré ces précédents, c'est à Fourier que l'on doit, au début du XIX^e siècle, l'enrichissement du concept utopique. Le philosophe bisontin créa une véritable rupture en cultivant la fantaisie et une démesure destinées à faire sourire le lecteur, en réhabilitant les passions à l'aube du siècle romantique, en préconisant le « garantisme » esthétique, censé protéger les citoyens contre tout ce qui était susceptible de les heurter. Parallèlement, les précurseurs du romantisme se sont livrés à l'apologie du sentiment contre la raison, et ont compris que l'on ne rendrait le lecteur réceptif qu'en éveillant, au sens fort du terme, sa sympathie. Nombre d'utopistes ont été conscients des pouvoirs de la littérature, bien qu'ils se soient défendus d'écrire. Craignant de ne pas être pris au sérieux et de passer pour des esprits chimériques, Fourier et Saint-Simon aspiraient à être considérés comme des savants, comparables à Newton par leur capacité à élaborer les fondements d'une science sociale. Mais Fourier avoue lui-



Phalanstère ou palais sociétaire à l'humanité, composé d'après les théories de Charles Fourier, philosophe et économiste français. Lithographie.

même que le phalanstère est l'alliance du « merveilleux » avec l'arithmétique. Il entrecoupe ses discours de micro-séquences qui se déroulent en utopie. Ces fragments rédigés au présent réparent désordres, lacunes et injustices de la société réelle. C'est ainsi que Damon marie ses filles sans dot, qu'Eucharis, une jeune fille sérieuse et indépendante, peut se consacrer à son goût pour l'art au lieu de perdre un temps précieux à des tâches ménagères qui la rebutent et que d'autres effectueront par goût. Fourier ne craint pas de froisser les préjugés en encourageant les associations les plus surprenantes. Qu'un jeune homme porté sur les femmes mûres ait pour complice une matrone goûtant les tâches domestiques ne le choque pas. L'important est que l'association soit fondée sur des goûts et des compétences qui se complètent de façon harmonieuse. Ses scrupules à « écrire » sa doctrine n'enlèvent rien à la saveur des portraits qui ponctuent ses discours. Il renouvelle l'art des « caractères » de La Bruyère. Mais, sous sa plume, les vices et les défauts ne sont pas ridiculisés à l'excès. S'ils prêtent à sourire, les travers des phalanstériens sont les leviers sur lesquels s'appuie la science sociale.

Ces quelques cas phalanstériens en témoignent, l'utopie est devenue une

forme de propagande. Fiction épistolaire, uchronie, utopie, songe prophétique, prose poétique exaltant les beautés de Paris réformé selon les vues d'Enfantin dans *La Ville nouvelle ou le Paris des saint-simoniens* de Charles Duveyrier... tous les moyens sont bons à l'utopiste qui désire faire partager au lecteur sa vision du futur. Mais, explorant les moyens expressifs susceptibles de toucher les contemporains, les nouveaux prophètes et « poètes de Dieu » sont entraînés beaucoup plus loin que ne l'exigent les besoins de la réclame. L'un des premiers, Fourier a vanté les « charmes composés », dans la vie comme dans la littérature, et préféré l'alliance de la poésie et de la prose au « simplisme » de la poésie ou de la prose. Mais c'est au saint-simonien Charles Duveyrier que reviendra, bien avant Baudelaire, l'invention de la modernité poétique, la poésie en prose et la célébration de la ville, fébrile et industrielle (*La Ville nouvelle*, 1832).

3/ Nouveaux Évangiles et arts de mémoire

L'utopie peut être rapprochée d'autres récits pédagogiques, qu'il s'agisse du conte, dont la morale est sous-jacente, de

la fable ou du voyage pédagogique à la manière des *Aventures de Télémaque*. Récit d'initiation et parabole peuvent même être invoqués à propos de textes utopiques du XIX^e siècle. Ceux que l'on a rassemblés sous le terme vague de socialistes romantiques se sont évertués à réécrire les évangiles – les saint-simoniens dans *Le Livre nouveau*, Lamennais dans *Le Livre du peuple*. Cette volonté de faire concurrence à l'Évangile n'a rien de fortuit : les doctrines utopiques se veulent les religions de l'époque moderne.

La spiritualité prophétique de l'utopie s'est affirmée après la crise religieuse traversée par la France au tournant des Lumières et du romantisme, se situant somme toute dans la continuité de l'utopie des premiers temps, qui exaltait l'esprit paradoxal des textes bibliques. Pourtant, avant qu'elle n'imitât la Bible, l'utopie relevait d'une tradition laïque. Plus que tout autre, le déroulement du voyage utopique obéit à une finalité démonstrative. La composition très codifiée des utopies a des parentés avec les figures exploitées par les « arts de mémoire ». Dans ces traités destinés aux orateurs, mettre en images un discours passait pour la meilleure façon de l'assimiler. L'image mentale d'un bâtiment ou d'une ville fortifiée servait d'aide-

Charles Fourier (1772-1837) vu par Honoré de Balzac

Du reste, si la canton contient quelques familles éparses, on peut les considérer comme enrôlées et réserver leur place dans le phalanstère : elles seront bien empressées de s'incorporer à la phalange d'essai, et de livrer leur lambeau de terre en échange d'actions.
(*Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, 1829)

Fourier a considéré certes avec raison les passions comme des ressorts qui dirigent l'homme et conséquemment les sociétés [...]. Les passions sont bien les mouvements de l'âme, elles ne sont donc pas mauvaises en elles-mêmes. En ceci, Fourier rompt en visière, comme tous les grands novateurs, comme Jésus, à tout le passé du monde. Selon lui, le milieu social dans lequel elles se meuvent rend seules les passions subversives. Il a conçu l'œuvre colossale d'approprier les milieux aux passions, d'abattre les obstacles, d'empêcher les luttes. Or, régulariser l'essor de la passion n'est pas lâcher la bride aux appétits brutaux. N'est-ce pas faire œuvre d'intelligence, et non de matérialité ?

Balzac, *Revue parisienne*, le 25 août 1842.

Fourier, vu par Félix Bodin

Des conceptions trop osées, qui eussent toutefois pâli auprès de celles de M. Ch. Fourier, cet utopiste armé de l'analogie comme d'un tranchant à l'aide duquel il est devenu le plus merveilleux comme le plus intrépide des imagineurs d'avenir [...]

Postface du *Roman de l'avenir*, 1834.

mémoire aux rhéteurs qui, en l'absence de support bon marché, ne pouvaient compter que sur leur capacité à apprendre par cœur. Chacune des parties de l'édifice ou de la cité correspondait à un moment du discours – au vestibule, l'introduction ; à la pièce principale, le cœur du problème ; à la sortie du bâtiment, sa conclusion. L'art de l'utopie est précisément de traduire une doctrine politique selon un plan rationnel qui se reflète dans les formes de l'utopie elle-même, dont l'espace est fréquemment quadrillé ou divisé en cercles concentriques. La cité du soleil imaginée par Campanella identifie clairement les utopies à des livres de pierre, à des arts de mémoire. La cité du soleil est un imagier plus grand que nature et tout ce que les citoyens doivent savoir y est peint sur les murs. Du reste, le promeneur en utopie n'est autre qu'un touriste politique. À chaque monument, à chaque édifice rencontré, correspond un thème obligé du programme de l'auteur. Visiter les ateliers icariens, c'est apprendre comment la société communiste imaginée par Cabet

gère le travail. La ligne narrative de la visite s'apparente à un rapport circonstancié sur les différents aspects de la vie en utopie. Le plan de la cité utopique, dont chaque quartier et chaque bâtiment visité représente un aspect de la vie sociale, n'est pas sans rappeler les « prêt-à-composer » de l'arsenal rhétorique et ses aide-mémoire.

IV. Leçons politiques

Sur cette tablette de cire, que l'on pouvait réutiliser à volonté, les utopistes ont gravé leur vision de la société et l'espace de l'utopie s'est prêté à des leçons en images. Avocat originaire de la Gironde, député du tiers état aux états généraux, Joseph Saïge (1735-1812) est l'auteur d'un *Voyage à la nouvelle Philadelphie* (1803). Le cadre de sa fable politique et religieuse est une « île peu connue », voisine des Açores. Cette île imaginaire est le siège d'un gouvernement dont les principes sont dérivés de la reli-

gion naturelle dite « primitive ». Le pouvoir politique et le collège sacerdotal de ce gouvernement indépendant sont rigoureusement séparés, mais les principes fondamentaux du théisme sont les bases religieuses du régime égalitaire qui y a été institué. Les habitants de la Nouvelle Philadelphie exaltent la Nature et la bonté de l'Être suprême. La Nouvelle Philadelphie a été imaginée par Saïge dans le but de proposer une alternative à l'histoire du présent, marqué par l'esprit de conquête napoléonien. Fidèle à l'idéal européen et universaliste cultivé par nombre de penseurs contemporains, dont les idéologues, Joseph Saïge imagine, en réaction aux troubles de la Révolution et de l'Empire, une île peuplée d'habitants de différentes nationalités, Américains, Suisses, Allemands, Anglais, Français... Ces insulaires ont su dépasser leurs différences et leurs disparités confessionnelles, pour trouver dans une religion réduite à ses principes les plus généraux un gage de paix. Les principes essentiels de leur État sont « *la fraternité entre les concitoyens* » et « *la bienveillance universelle entre les membres de l'espèce humaine* ».

Voyage maritime, insularité, colonisation volontaire... Joseph Saïge a su tirer parti des ressorts conventionnels de l'utopie pour promouvoir ses idées politiques. Un jour, trois Américains échouèrent sur l'île et abandonnèrent les États-Unis pour la coloniser. L'apologie de la Nouvelle Philadelphie se conforme au traditionnel éloge des cités – l'un des lieux communs de la rhétorique. Le récit comporte une description, un récit de fondation, un exposé sur la religion et sur les lois politiques de cette terre de sagesse et de paix dont les trois caractères essentiels sont l'abondance naturelle, la sérénité et la fraternité. Le véritable objet de cette fable est un discours philosophique évidemment démarqué de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Le dialogue utopique est pure animation sans dialogisme et le narrateur partage entièrement les vues de son hôte.

Le décor insulaire de la Nouvelle Philadelphie revêt un caractère conventionnel

et reflète une idéalité sans faille. Prontemps continu, heureux séjour, campagne riante, abondantes moissons, champs verdoyants, ramage d'une multitude d'oiseaux, profusion des espèces végétales, des « fleurs et [des] fruits, confondus ensemble », plaisirs synesthésiques... Tous les stéréotypes de l'île-jardin sont réunis dans ce « paysage des plus agréables », que le voyageur-narrateur et son hôte peuvent, tandis qu'ils devisent sur la constitution idéale, contempler tout à loisir depuis l'éminence sur laquelle ils sont juchés. La présence du *locus amoenus* n'a pourtant rien de gratuit, dans le contexte du *Voyage à la nouvelle Philadelphie*. La description et l'action de grâces qui s'élève en dédommagement des dons de la nature, la gratitude envers la bienveillance divine, réactivent la figure maternelle et bienfaitrice de la *physis* aristotélicienne. La « topographie » de l'île-jardin est la meilleure introduction à cette religion naturelle dont s'entretiendra le « vieillard insulaire » avec son hôte étranger. La dépendance de l'homme à l'égard du « Très-Haut », dispensateur des trésors naturels, crée parmi les Philadelphes une dette et des devoirs envers l'Être Suprême et autrui. « L'état de perfection » auquel est portée leur constitution reflète celui de la Nature généreuse. Toutes les conditions, humaines et naturelles, semblent réunies pour que l'île hospitalière s'achemine rapidement vers un bonheur sans ombres. La bienveillance attribuée à Dieu passe pour inspirer l'amour et la fraternité, qui sont au principe de la législation de la Nouvelle Philadelphie.

Quel que soit son credo, l'utopie concentre les traits d'idéalité afin de promouvoir les conceptions politiques et religieuses de son auteur. Recenser exhaustivement toutes les idées généreuses, astucieuses ou curieuses qu'elle a prises en charge au cours de son histoire riche et plurielle apparaît comme une tâche surhumaine. La première utopie du XIX^e siècle était libérale (Jean-Baptiste Say, *Olbie*) ; les utopies ont supporté des projets contre-révolutionnaires (Pierre-Marc-

Gaston Duc de Lévis, *Les Voyages de Kang-Hi*), anarchistes (dans le Monténégro de Jean Sbogor, par Nodier), républicains (Louis Desnoyers, *Paris révolutionné*, 1834) ou communistes (Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*). L'utopie n'est pas réductible à la gestation du socialisme.

V. Convaincre avec esprit

L'exemple du *Voyage à la Nouvelle Philadelphie* l'atteste, l'espace utopique renoue volontiers avec les mythes, tel celui de l'Éden, et en élabore de nouveaux – l'Eldorado. Ces deux « topiques » sont des lieux clos et idéalisés. Tandis que l'Éden renvoie à la pureté originelle de l'humanité avant la chute, l'Eldorado reflète un idéal de luxe et de bien-être. L'Éden, comme le mythe rousseauiste de l'état de nature, est régressif. L'Eldorado est progressiste et s'attache à un bonheur « mondain », au sens voltairien du terme. Les utopistes ont fréquemment recouru à l'un ou à l'autre de ces espaces mythiques. Dans *Jean Sbogor* (1818) de Charles Nodier, le Monténégro est une enclave protégée par des remparts montagneux. Mais la frugalité des Monténégrins, leur caractère farouche, leur déni de la propriété sont aux antipodes des valeurs hédonistes cultivées par les sujets de l'Eldorado voltairien. Loin du luxe et de la civilisation, les Monténégrins sont pour ainsi dire retournés à l'état de nature, vivent dans des cabanes rudimentaires et ne s'approchent que pour s'entraider, en l'absence de toute autorité politique. Charles Nodier a repris à son compte la convention spatiale de l'utopie voltairienne mais l'esprit de l'Eldorado, véritable pays de Cocagne, est absent de sa fiction.

Il survit, en revanche, dans l'utopie sélénite de Louis Desnoyers. Les *Aventures du cousin Laroutine* sont l'épisode central des *Aventures de Robert^e Robert*, publiées dans le *Journal des enfants*, de

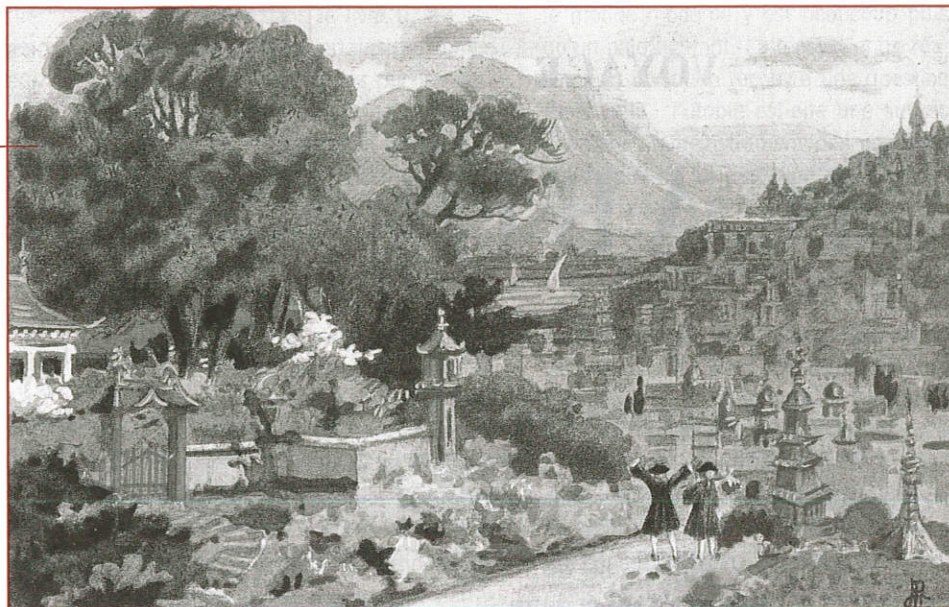
juillet 1834 à juin 1836. Sur cette planète, les habitations sont ornées de gemmes, de pierres et de métaux précieux, les pruneaux poussent déjà cuits sur les arbres. Des fontaines abreuvent les Luniens de limonade. Louis Desnoyers fait partie de ceux qui, penchés au chevet de la société, ont compris que le rire et la fantaisie pouvaient avoir un effet curatif. La tonalité de son périple, démarqué de Lucien et du *Voyage à l'île des plaisirs*, est en harmonie avec ses idées pacifiques et avec l'esprit de tolérance qu'il veut transmettre à la jeunesse.

Avant d'être la représentation d'un lieu, l'utopie est une construction verbale. Le nom des personnages et des lieux de nos pays imaginaires sont chargés de sens et placés sous le signe de l'allusion, de la satire et du jeu. Le tableau de la contrée idéale et de ses mœurs occupe dans ce genre d'ouvrage le cœur secret d'un récit à plusieurs fonds. Une telle discrétion découle d'une prudence nécessaire, en des temps où l'on risquait d'être gravement inquiété pour ses convictions politiques et religieuses. Les auteurs d'utopies ne sont pas pour autant des pleutres, qui ne savaient exprimer leur opinion que masqués. Comment expliquer, sans cela, que Tommaso Campanella, l'auteur de la *Civitas solis* (vers 1613), ait été incarcéré à Naples pendant plus de vingt ans ? Et qu'Étienne Cabet ait commencé à rédiger le *Voyage de Lord William Carisdale en Icarie* (1840) alors qu'il était en exil en Angleterre, après s'être engagé, par voie de presse, dans un bras de fer contre la Monarchie de Juillet ? On voit bien que ces intellectuels avant la lettre ne manquaient pas de courage.

VI. Utopie et mundus inversus

L'utopie est, nous l'avons vu, une construction verbale. Avocat des représentants de la cité londonienne au moment où il rédige *L'Utopie*, Thomas

Illustration pour *Candide* :
« Arrivée de Candide
et de son valet au pays d'Eldorado
et ce qu'ils y vivent » (chapitre XVII),
par Edmond Mallassis.



More forge le nom de la république idéale, « *Utopia* », à partir du grec. Cette île apparaît soit comme « le pays du bonheur » (*eutopia*) soit comme « le pays de nulle part » (*outopia*). La création du toponyme « *Utopia* » reflète bien l'esprit à la fois savant et fantaisiste d'un champ de la littérature qui, pourtant, concerne un objet éminemment sérieux : la politique et l'organisation de la société. Rabelais en tête, les humanistes cultivent volontiers les jeux langagiers qui placent la fiction utopique sous le signe de l'inversion. Il y a là un curieux effet de contamination, de glissement ou d'affinités logiques et formelles entre l'esprit de l'utopie et ses jeux verbaux. L'auteur crée une langue assortie aux couleurs de son tempérament subversif et pousse l'esprit de contradiction dans les moindres détails du langage et de la désignation. L'utopie se place sous le signe de la métalepse telle que l'a définie Genette, pour lequel la forme de la narration et les figures stylistiques sont liés, en une même fiction, par une logique commune.

1/ Satire et utopie

L'utopie est un anti-lieu, un lieu-réplique, construit à rebours du monde de référence. Si l'on en croit son préfixe négatif, le « *mundus inversus* » n'est pas le pur produit de ces jeux déclamatoires dans lesquels Thomas More excellait, lui qui influença Érasme pour son *Éloge de la folie*. L'utopie projette l'image d'une société créée à la fantaisie de son concepteur pour redresser, grâce au monde à l'envers, les torts et travers de la société contemporaine. Dans *L'Utopie* de Thomas More, Raphaël Hythlodée défend des principes « *diamétralement*

opposés » et veut « *renverser brusquement* [les] *croyances* » qui prévalent en son temps. Les institutions de la cité imaginaire gravent dans le cœur des utopiens de la fable « *des sentiments et des idées entièrement contraires* » à ceux que More prête à ses contemporains. À l'époque moderne, les utopies continuent d'aller à contre-courant des pratiques sociales les plus répandues. En France, l'utopie icarienne de Cabet naît juste après la crise économique et sociale de 1839, en réaction à l'apologie de l'enrichissement personnel par les idéologues de la monarchie bourgeoise et libérale de Louis-Philippe. *L'icarie* propose une alternative à l'essor de la propriété individuelle, alors que les paysans s'endettent pour acquérir un petit lopin de terre et que, dans les campagnes, les biens communaux sont peu à peu rayés de la carte. L'un des traits de l'utopie est son esprit de paradoxe – qui, littéralement, consiste à s'élever contre la « *doxa* », c'est-à-dire contre l'opinion reçue.

La satire et l'utopie ne cultivent pas le même lien à la topique du monde à l'envers. L'adynaton consiste à récriminer contre le monde actuel, qui marche sur la tête. Lieu commun de la satire conservatrice à la manière d'Archiloque, il tend à faire prévaloir l'idée que l'ordre social,

subverti, doit être restauré, puisqu'il se dérobe aux lois de la nature. Ce que la satire conservatrice dénonce comme une aberration et comme une impasse – le règne de la jeunesse, par exemple – devient la règle en utopie. Le modèle de société qu'elle propose donne une extension maximale au principe des saturnales, qui ne renversent l'ordre établi qu'une fois par an. C'est ainsi que le valet de Dom Quichotte règne sur l'île de la Barataria, où il décide de mesures sensées, qui vont à l'encontre des avis de ses conseillers et des médecins. C'est ainsi que les femmes règnent au cœur d'une planète qui gravite au centre de la terre dans *Iter subterraneum* de Ludwig von Holberg [Nikolas Klimius], un auteur danois du XVIII^e siècle. Cette cosmogonie insolite soulignerait-elle que les femmes agissent dans l'ombre, sans pouvoir prétendre à la reconnaissance ? L'égalité des sexes semble un principe cher à Ludwig von Holberg. Son narrateur, Nikolas Klimius, est chassé de Nazar pour avoir demandé à ce que les femmes soient destituées de leurs fonctions et de leurs charges. Si l'on en croit ce grand texte utopique, les pays scandinaves ont à leur actif une tradition féministe ancienne, à laquelle les hommes n'avaient pas honte de coopérer.

VOYAGE EN ICARIE

PAR
M. CABET.

FRATERNITÉ.

Tous pour chacun.

SOLIDARITÉ
ÉGALITÉ—LIBERTÉ
ÉLIGIBILITÉ
UNITÉ
PAIX.

Premier droit,
Vivre.

A chacun
suivant ses besoins.

Chacun pour tous.

AMOUR
JUSTICE
SECOURS MUTUEL
ASSURANCE UNIVERSELLE
ORGANISATION DU TRAVAIL
MACHINES AU PROFIT DE TOUS
AUGMENTATION DE LA PRODUCTION
RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS
SUPPRESSION DE LA MISÈRE
AMÉLIORATIONS CROISSANTES

Premier devoir,
Travailler.

De chacun
suivant ses forces.

BONHEUR COMMUN.



PARIS

AU BUREAU DU POPULAIRE, RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 14.
Dans les Départements... et à l'Étranger, chez les Correspondants du POPULAIRE

1845

Cabet et les « accessoires » romanesques

Quoi, m'écrivaient d'autres amis, vous faites un *Roman* pour expliquer votre système de Communauté ! et vous ne commencez pas par exposer votre *doctrine* ! » – Hé oui, je fais un *Roman* pour exposer un système social, politique et philosophique, parce que je suis profondément convaincu que c'est la forme la plus simple, la plus naturelle et la plus intelligible pour faire comprendre le système le plus compliqué et le plus difficile ; parce que je ne veux pas seulement écrire pour les savants, mais pour tout le monde ; parce que je désire vivement être lu par les FEMMES, qui seraient des apôtres bien autrement persuasifs si leur âme généreuse était bien convaincue sur le véritable intérêt de l'Humanité ; parce que je ne veux pas imiter les économistes et leurs imitateurs qui, comme le dit Condorcet, gâtèrent souvent leurs idées par l'abus des termes scientifiques... ; je me trompe peut-être, mais cette forme, dont au reste l'Utopie m'a donné l'idée, me paraît préférable à toutes celles qu'ont choisies les écrivains modernes pour traiter des sujets analogues... J'ai besoin sans doute de l'indulgence de mes lecteurs, surtout pour toute la partie romantique ; mais on concevra que cette partie n'est qu'un *accessoire* auquel je n'ai pu consacrer que le moins de place possible. D'autres feront mieux ; et quant à moi, je n'aurai pas manqué mon but si le *Roman* a pu gagner quelques lecteurs sans en faire perdre aucun à l'œuvre *philosophique*.

Étienne Cabet, postface du *Voyage en Icarie* (1788-1856).

Page de garde de l'ouvrage
Voyage en Icarie de Cabet.

2/ Esprit ludique et principe d'inversion

En utopie, créations et jeux de langages reflètent la généralisation du principe des saturnales. Thomas More invente le fleuve « Anydre ». Rabelais imagine dans *Pantagruel* un roi « Anarche », devenu crieur de sauce-verte. Ces chimères absurdes méritent un sourire, de même que les jeux anagrammatiques de l'utopie. En 1803, le *Voyage de Candide fils en pays d'Eldorado* se déroule dans une capitale nommée Rispa, anagramme dont on retrouve aisément le référent. Cette ville est le théâtre des troubles, de la corruption, de la débauche. Nostalgique de la monarchie, Bellin de la Liborlière évoque le traumatisme de la période révolutionnaire, *via* les péripéties grotesques de nouveaux

Candides égarés dans un anti-Eldorado, contrairement à ce que laisse supposer le titre de ce nouvel épisode. Avec la multiplication des préfixes privatifs et l'usage de l'ironie, le principe d'inversion investit le style. « L'Eldorado » de Bellin de la Liborlière n'est qu'une anti-utopie. « L'île heureuse » est le territoire fouriériste sur lequel échoue le héros d'une fable ou fantaisie utopique de Hetzel publiée en 1840 et intitulée *Vie et opinions philosophiques d'un pingouin*. En vérité, le bonheur de ces insulaires est illusoire ; la paresse est la loi de cette jungle dans laquelle de petits pingouins sont délaissés par leurs parents et livrés à des éducateurs qui se font un plaisir de les dévorer. Si Hetzel est ironique, c'est qu'il estime dangereux le fouriérisme qui veut amoindrir le rôle dévolu à la famille et confier l'éducation à la collectivité.

Dévoilé progressivement, le leurre attaché au toponyme de « L'île heureuse » – à lire comme « L'île malheureuse » – n'en est dissipé que plus efficacement. Au cours du cheminement initiatique du pingouin sur un territoire nouveau, le lecteur épouse successivement le point de vue naïf puis désabusé de cet observateur prétendument objectif lorsqu'il recense les méfaits des doctrines sociales – le pingouin voyageur n'est au fond qu'une marionnette actionnée par l'auteur. Comme l'ironie, l'utopie demande un lecteur coopératif, mais conditionne fortement sa réaction. Comment le lecteur pourrait-il revenir en arrière et croire encore au fouriérisme, une fois qu'il a emprunté le bref itinéraire initiatique qui mène de brillantes chimères à la désillusion la plus navrante ? Partir vers de nouveaux rivages était ten-

tant ! Mais le monde « nouveau » que découvre le lecteur en compagnie du pingouin lui donne rapidement envie de rentrer dans ses pénates et de retrouver sa sécurité bourgeoise. En somme, Hetzel a repris à son compte les procédés narratifs de l'utopie traditionnelle mais le voyage, plus que décevant, n'a eu d'autre effet que de ruiner le crédit d'une utopie moderne qui n'a pas fait ses preuves : le fouriérisme. La structure utopique a souvent été utilisée, au XIX^e siècle, contre les doctrines sociales, mais le divorce entre l'utopie et les réformateurs contemporains n'est pas la règle absolue. La fiction utopique de Cabet, *Voyage en Icarie*, se présente comme un témoignage sur le bien-fondé du communisme. Son armature narrative sera exploitée en 1848 par les détracteurs de Cabet, dans des anti-utopies anonymes intitulées *La Cabêtise* et *Voyage de M. Mayeux en Icarie*. En tant que dispositif narratif, l'utopie se prête aux jeux sérieux de la politique amusante comme à leur parodie.

3/ Effets de composition

L'utopie se propose d'instruire le lecteur ou de le désabuser, de l'endoctriner en le divertissant, grâce au récit d'une aventure ou à sa réécriture parodique. La composition de l'utopie en plusieurs unités représente pour le lecteur un défi interprétatif. Revenons à *De optimo republicae statu deque nova insula UTOPIA* (1516) de Thomas More ; texte majeur dont la composition constitua pour des siècles la référence des utopistes. *Utopia* est la description en latin d'un pays inconnu, dont les habitants sont égaux devant les droits civiques et pratiquent la communauté des biens. Ici, la description, l'exposé des us et coutumes, prévalent sur l'aventure. Une conversation entre Thomas More, l'Anversois Pierre Gilles et Raphaël Hythlodée, le navigateur, précède la description des mœurs, des institutions politiques et religieuses de l'utopie par ce voyageur même. La conversation fait l'objet du livre I de *L'Utopie*, et rattache le voyage et son

récit, concentrés dans le livre II, à l'Angleterre de Henri VIII. Certains problèmes contemporains sont abordés par les personnages au cours de l'échange dialogué du livre I. Dans un dialogue retracé par l'un des protagonistes du débat principal, la légitimité de la peine de mort est remise en cause. La critique des *enclosures* est un débat d'actualité qui prend place dans le premier volet de l'utopie. Le débat se prolonge dans la deuxième partie de *L'Utopie* puisque le principe communautaire privilégié par les Utopiens les enrichit et les rend heureux (Livre II) alors que l'essor de la propriété privée dans les campagnes anglaises appauvrit la population (Livre I). L'utopie est un montage livresque qui articule discours et description, dialogue et narration, actualité des problèmes et solutions fictives. Son interprétation est laissée à l'intelligence du lecteur, comme si rendre ce dernier actif était aussi important que de le rallier aux principes politiques d'un État imaginaire.

VII. L'utopie entre « réel » et « imaginaire »

Le texte fondateur de More nous invite à situer les utopies entre une contrée idéale qui n'existerait nulle part et le monde qui constitue, pour l'auteur, le réel de référence – ici, l'Angleterre du XVI^e siècle. On n'a ici qu'un exemple de la fameuse « neutralité » que Louis Marin assignait aux utopies, décrites comme des espaces textuels du « *Ni l'un ni l'Autre* », ou du « *neuter* ». La double dimension de l'utopie, critique et affirmative, réaliste et imaginative, semble un axe de réflexion particulièrement fécond pour l'aborder. Le « réel de l'utopie » a été invoqué à propos du XIX^e siècle pour mettre en relief la porosité des frontières entre militantisme politique et réformisme social. Mais l'interaction de l'utopie avec son contexte politique n'est pas le seul aspect du « réel » de l'utopie, car

le monde moderne y est beaucoup plus qu'un pâle figurant. La tension entre réalisme et invention recouvre une question essentielle : l'utopie est-elle une simple chambre d'enregistrement des nouveautés ou doit-on lui prêter un génie visionnaire ? Disciple de Saint-Simon et d'Enfantin, Michel Chevalier (1806-1879) rédige pour *Le Globe* le *Système de la Méditerranée* (1832). Il entrevoit dans ce programme un réseau d'échanges s'étoilant autour du bassin méditerranéen. C'est ainsi qu'il prend acte de l'accélération des communications favorisée par l'usage de la vapeur, sur la terre comme sur l'eau. L'implantation du chemin de fer en France a été encouragée et soutenue financièrement par les saint-simoniens eux-mêmes. Émile et Isaac Pereire ont fait pression sur l'État pour que soit ouverte la première ligne ferroviaire. En 1835, leurs démarches aboutissent et l'État leur procure une concession. Deux ans plus tard, la ligne Paris-Saint-Germain entre en fonction. Le « réel de l'utopie », c'est tout ce qui y est daté, politiquement et du point de vue de la civilisation. La politique sanitaire d'un État, les projets d'urbanisme, les choix démographiques, les mythes et légendes modernes... rien de ce qui est actuel n'est indifférent aux utopistes qui contribuent à la transformation du réel par des réformes concrètes ou instaurent de petites communautés. Cette volonté d'agir s'accroît à partir de la Révolution française.

Le changement des moyens de locomotion empruntés par les voyageurs en utopie fait partie des nouveautés qui témoignent de l'importance du réel dans cette catégorie de fictions. L'ère des Grandes Découvertes était le temps des voyages maritimes en utopie. Dans *L'Utopie* de More, Raphaël Hythlodée est l'un des hommes de confiance du navigateur Americ Vespuce. Dans *La Cité du soleil* de Campanella, l'un des deux interlocuteurs est un capitaine de vaisseau génois. L'intrigue de *New Atlantis*, par Bacon, peut être mise en relation avec les progrès de la marine en Europe. À la fin du

De l'utopie au futurisme

Du temps où dominait la croyance en la dégénérescence progressive de l'humanité, les imaginations ne s'élançaient vers l'avenir qu'avec effroi et ne se le peignaient que sous de sombres couleurs. Sous l'empire de cette croyance que j'appellerais péjoriste, on plaçait l'âge d'or au berceau de l'humanité, et l'âge de fer à son lit de mort ; on rêvait les fins du monde et le dernier homme.

Quand le progrès vers le mieux, résultat éclatant de la comparaison de plusieurs termes de notre histoire, a été accepté à son tour comme une croyance que j'appellerais mélioriste, et qui semble peu à peu supplanter l'ancienne, l'avenir s'est offert aux imaginations tout resplendissant de lumière. Le progrès, conçu comme loi de la vie de l'humanité, est devenu à la fois une claire démonstration et une sainte manifestation de la Providence. Il était impossible qu'une si noble et si grande idée pénétrant les esprits peu à peu depuis un demi-siècle, et les illuminant surtout depuis quelques années qu'elle a été proclamée avec une assurance dogmatique et un poétique enthousiasme, il était impossible qu'elle ne fit pas éclore des religions et des utopies. Aussi n'en manquons-nous pas par les temps qui courent.

Mais je ne crois pas qu'on ait tenté jusqu'ici, du côté de l'avenir, guère autre chose que des théories utopiques ou des apocalypses.

Dans les unes, l'auteur n'a songé qu'à trouver un cadre pour exposer un système politique ou religieux, sans rien rattacher à une action, sans donner ni relief ni mouvement aux choses ou aux personnes, sans aborder enfin la création vivante dans un monde à venir quelconque.

Dans les autres, des génies doués d'une inspiration exaltée, et dès lors poétique, ont rêvé l'avenir avec la préoccupation de la dégénérescence du monde, croyance qui dominait la plus grande partie de l'Antiquité et qui, du reste, nous est enseignée par le christianisme. Tel est le fondement de toutes les prophéties, entre lesquelles se distinguent les mystérieux et gigantesques tableaux du fameux visionnaire de Patmos, et d'autres conceptions du même genre qui viennent se buter dans le jugement dernier.

Cette idée toute orientale et toute ascétique de la décadence progressive du monde et de l'humanité, est sans doute fort respectable, puisqu'elle est indirectement appuyée sur un dogme si répandu ; mais il faut convenir qu'elle n'est pas du tout consolante.

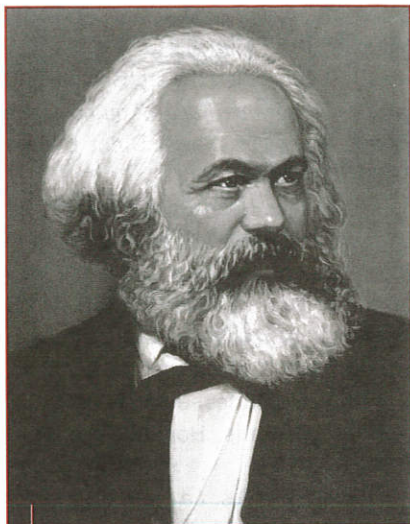
L'idée de la perfectibilité fondée sur l'histoire a au moins le mérite d'encourager l'esprit humain à bien faire, puisqu'elle entretient l'espérance d'arriver à un meilleur résultat ; tandis que la doctrine du mal progressif, ou même seulement du mal permanent, telle que l'enseignent certaines personnes, n'aboutit qu'à comprimer tout ressort, qu'à entretenir l'apathie, l'insouciance, et pis encore, chez les hommes.

L'opinion philosophique qui, suivant la belle expression d'un novateur audacieux, a transporté l'âge d'or du passé dans l'avenir, doit donc faire naître des inspirations plus morales et plus utiles, sinon plus religieuses. Si jamais quelqu'un réussit à faire le roman, l'épopée de l'avenir, il aura puisé à une vaste source de merveilleux et d'un merveilleux tout vraisemblable.

On veut de nouvelles routes pour la littérature, de nouveaux champs pour l'imagination ; il me semble qu'en voici, ou je me trompe fort. Ceux qui se plaignent que le passé a été assez exploité, n'en diront pas autant, j'espère, de l'avenir. Ils diront au contraire : essayons enfin de sortir de ce passé si triste sur lequel nous vivons en littérature, pour nous lancer dans un inconnu si séduisant ! Là peuvent se trouver des révélations de somnambules, des courses dans les airs, des voyages au fond de l'Océan, comme on voit dans la poésie du passé des Sibylles, des hippogriffes et des grottes de nymphes ; mais le merveilleux de l'avenir, comme je l'ai dit précédemment, ne ressemble point à l'autre, en ce qu'il est tout croyable, tout naturel, tout possible et dès lors, il peut frapper l'imagination plus vivement, et la saisir en s'y peignant comme la réalité.

Félix Bodin, Préface du *Roman de l'avenir*, 1834.

xviii^e et au xix^e siècle, à partir de l'invention de la montgolfière (1783), les voyages aériens en utopie se multiplient et tendent à supplanter – mais toutefois pas complètement – les périple en bateau. *Les Voyages de Kang-Hi* sont une relation épistolaire de 1810 sur Paris au xx^e siècle. Cette nouvelle version chinoise des *Lettres persanes* est due au duc de Lèvis, un ancien émigré. Dans son récit futuriste, l'air infesté des hospices parisiens est évacué grâce à des « ballons salutifères ». La même année, Jean-Baptiste Mosneron de Launay imagine, dans *Le Vallon aérien* (1810), qu'un monde perdu est découvert dans les Pyrénées par un savant qui s'était embarqué à bord d'une montgolfière pour effectuer un voyage scientifique. Cet ancien refuge huguenot a des similitudes avec l'Eldorado et avec le paradis perdu de Milton. Ses habitants sont curieux de sciences et avides d'examiner les instruments que leur offre le voyageur en ballon. *Paris révolutionné* (1834) est une utopie futuriste de Louis Desnoyers, publiciste libéral. Grâce à l'aérostation, les Parisiens du futur passent, dans cette vision marquée par le triomphe de la république et du peuple, pour faire le tour du monde aussi rapidement que, beaucoup plus tard dans le siècle, Phileas Fogg. Dans *Le Roman de l'avenir*, une vision futuriste du globe datant de 1834, Félix Bodin ne se contente pas de peupler le ciel d'aérostats de toutes formes et de toutes dimensions, qui annoncent les énormes dirigeables du xx^e siècle. Alors que les armées françaises ont, sous l'Empire, renoncé à se servir des ballons, l'écrivain libéral imagine des brigades chargées de neutraliser les pirates de l'air, derniers trublions d'un monde pacifié. Au pays de Cabet comme aujourd'hui à Paris, les promenades en ballon constituent une distraction familiale très appréciée. Dans *Le Monde tel qu'il sera* (1846), Émile Souvestre reprend pour s'en moquer ce cliché des utopies et récits d'anticipation. Critique à l'égard du progrès, il représente les citoyens de Sans-Pair juchés sur des ballons proportionnés à



Portrait de Karl Marx,
chromolithographie chinoise.

leurs moyens et ne se prive pas d'attirer l'attention du lecteur sur de curieux écueurs du ciel : prostituées et chiffonniers aériens sillonnent et pillent les hautes sphères, dernier refuge d'une spiritualité à laquelle l'auteur du *Monde tel qu'il sera* semble très attaché.

Conclusion

L'engagement des utopies n'entre pas en contradiction avec leur dimension ludique. Elles participent dans une certaine mesure du récit à clés et dénoncent, mais avec esprit. L'invention verbale, les effets liés à la composition des utopies en plusieurs unités font appel à la coopération du lecteur. Mais leurs jeux d'esprit, leur dimension imaginative prennent appui sur le monde de référence, soit par un effet de miroir, soit dans un esprit ouvertement réformateur. Comme l'utopie se déploie dans une variété de formes dérivées ou renouvelées, il est préférable de se prémunir contre l'illusion fixiste entretenue par les premiers textes de la tradition, qui représentaient un monde idéal clos, inaccessible et figé dans sa perfection. La rupture révolutionnaire ne signe pas la disparition de l'utopie, mais la conserve en lui communi-

quant la fantaisie, la vie, la chair et la couleur qui lui manquaient. Son rapport au temps et à l'espace évolue en même temps que ses personnages se renouvellent et qu'elle entre en osmose avec d'autres genres.

Ces remarques tendent à établir un principe méthodologique pour l'étude des utopies. Si tentante que soit la perspective de se borner à l'étude des jeux internes de petits mondes clos, il est recommandé de ne pas se laisser prendre au détachement affiché par les habitants de la cité idéale. Pour comprendre les messages qu'on nous envoie depuis tous ces antimondes, le lecteur peut recourir à un décodage par antiphrase et se faire, pour ainsi dire, utopien. Utopus, le fondateur de l'île éponyme, a accompli une coupure ostensible lorsqu'il a détruit l'isthme qui reliait l'ancienne Abraxa au continent. L'utopie est pourtant liée à l'Angleterre, dont il est question dans le livre, en tant que repoussoir d'un pays en crise. Quoiqu'on nous la montre suspendue dans une temporalité sans heurts, étrangère au bruit et à la fureur du monde, l'utopie tente d'apporter une réponse à un malaise social profond, à un problème aigu. Elle se différencie de la satire par sa force de proposition.

L'imaginaire scientifique de l'utopie a toujours été essentiel aux yeux de penseurs qui se proposaient de fonder le paradis sur la terre. Les utopistes ont sup-

planté les prophètes. Ils se sont approprié le messianisme et ont contribué à la mise au point de méthodes de propagande. À la fin des Lumières et au début du XIX^e siècle, l'accélération des découvertes, la promotion de nouvelles élites savantes ont contribué à la mutation de l'utopie. De Quesnay à Cabanis, les premiers promoteurs des sciences économiques et sociales ont été des médecins tandis que les polytechniciens fournissaient au saint-simonisme un important contingent de militants impliqués dans la politique extérieure et intérieure de la France. Les priorités de l'utopie sont désormais l'amélioration tangible des conditions matérielles de l'existence, comme en témoignent *Le Médecin de campagne*, *Le Curé de village* ou *Les Mémoires d'un industriel de l'an 2440*, par Prosper Enfantin. Cette orientation n'a pas été incompatible avec l'émergence de nouvelles religions, parmi lesquelles la religion du progrès. Les fictions utopiques ont pris acte de la réhabilitation du bonheur matériel et du renouvellement des élites. Dès 1834, dans *Le Roman de l'avenir*, Félix Bodin veut promouvoir un futurisme optimiste, susceptible de constituer une alternative aux apocalypses. Il invente une épopée de l'avenir, se propose d'exploiter un nouveau filon, le merveilleux scientifique. Comme l'avait fait Napoléon en s'entourant d'hommes de sciences, il place les savants, les techniciens, les inventeurs au

L'utopie selon Marx (1818-1883)

La peinture imaginaire de la société future, à une époque où le prolétariat, encore peu développé, envisage sa propre situation d'une manière imaginaire, correspond aux premières aspirations instinctives des ouvriers vers une transformation complète de la société.

Mais les écrits socialistes et communistes renferment aussi des éléments critiques. Ils attaquent la société existante dans ses bases mêmes. Ils ont fourni, par conséquent, en leur temps, des matériaux de grande valeur pour éclairer les ouvriers. Leurs propositions positives en vue de la société future – suppression de l'antagonisme entre la ville et la campagne, abolition de la famille, du gain privé et du travail salarié, proclamation de l'harmonie sociale et transformation de l'État en une simple administration de la production – toutes ces propositions ne font qu'annoncer la disparition de l'antagonisme des classes, qui commence seulement à se dessiner et dont les faiseurs de systèmes ne connaissent encore que les premières formes indistinctes et confuses. Aussi ces propositions n'ont-elles encore qu'un sens purement utopique.

Marx, *Manifeste du parti communiste*, 1848.

Étonnantes utopies

sommet d'un monde globalisé et pacifié. Dans *Le Monde tel qu'il sera* (1846), Émile Souvestre imagine que des savants en quête d'esclaves consentants ont, grâce à des expériences génétiques, créé des mutants dont les traits physiques sont différenciés selon les besoins de la société et de l'industrie. L'espoir et les inquiétudes suscités par le progrès favorisent l'émergence de nouvelles conventions romanesques, centrées sur la figure du savant, honni ou respecté, sur l'exploitation d'innovations technologiques dont on tente d'évaluer les avantages et les inconvénients futurs. Les précurseurs de la science-fiction, Verne et Camille Flammarion, ont marché sur les épaules de ces écrivains peu connus, mais nombreux et lucides quant à la nécessité d'inventer une littérature adaptée aux problèmes de la société moderne. Cette perspective littéraire complète celle de Marx, quelque peu schématique, lorsqu'il considère l'utopie comme obsolète et purement imaginaire. Le récit utopique a perduré de la deuxième moitié du XVIII^e au début du XIX^e siècle à travers des œuvres telles que *L'Humanisphère* de Déjacque, les *Lettres de Malaisie* de Paul Adam, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* de Verne, *Travail* de Zola ou les *News from Nowhere* de William Morris. Dès le début du XIX^e siècle, récits et doctrines utopiques ont mis en relief le concept de progrès et l'imaginaire technocratique déployé dans ces textes a préparé la mutation réussie de l'utopie. Loin de disparaître complètement, elle a réinvesti le récit de science-fiction, ce nouveau genre incluant fréquemment cités idéales et dystopies.

Bibliographie

Pour une bibliographie complète, consulter le dossier « Utopie » du site Gallica.

– Adam, Paul, *Lettres de Malaisie*, éd. Raymond Trousson, Paris / Genève, Slatkine, Ressources, 1981.

– Ballanche, Pierre-Simon, *La Ville des expiations*, éd. Jean-René Derré, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981.

– Balzac, Honoré de, *Le Médecin de campagne*, éd. Patrick Berthier, Paris, Gallimard, Folio, 1974 [avec un dossier sur la réception de l'ouvrage dans la presse et une préface d'Emmanuel Le Roy-Ladurie].

– Bodin, Félix, *Le Roman de l'avenir*, Paris, Leconte et Pougin, 1834.

– Cabet, Étienne, *Voyage en Eldorado*, Le Populaire, 1843.

– Cabet, Étienne, *Voyage en Icarie*, éd. Henri Desroche, Paris, Anthropos, 1970 [janvier 1840].

– *La Cabétise ou Voyage en Ignarie*, Paris, imprimerie de A. René, sans date [1848 ?].

– Desnoyers, Louis, *Paris révolutionné*, in *Paris révolutionnaire*, Paris, Guillaumin, 1834, tome IV.

– Desnoyers, Louis (Derville), *Aventures de Robert-Robert et de son fidèle Compagnon Toussaint-Lavenette*, Paris, Hortet et Ozanne, 1839, 2 tomes.

– Duveyrier, Charles, *La Ville nouvelle ou le Paris des Saint-Simoniens*, in *Paris, ou le Livre des Cent-et-un*, 15 volumes, Paris, Ladvocat, tome VIII, 1832.

– Enfantin, Barthélémy Prosper, *Mémoires d'un industriel de l'an 2440, Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, 1865-1878, réimp. Aalen Otto Zeller, 1964, tome XVII³.

– Geoffroy-Château, Louis-Napoléon, *Napoléon apocryphe, histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle, 1812-1832*, Paris, Paulin, 1841.

– Geoffroy-Château, Louis-Napoléon, *Napoléon et la conquête du monde, 1812 à 1832, histoire de la monarchie universelle*, [Paris], J. Bry [*Les veillées populaires*], 1851.

– Geoffroy-Château, Louis-Napoléon, *Napoléon apocryphe*, préface de Jules Richard, Paris, Librairie illustrée, 1896.

– Hetzel [P. -J. Stahl], *Vie et opinions philosophiques d'un pingouin*, fin *Scènes de la vie privée et publique des animaux*,

études de mœurs contemporaines, Paris, Marescq, 1852 [1841].

– De Lévis, Pierre-Marc-Gaston duc de, *Les Voyages de Kang-Hi ou nouvelles lettres chinoises*, Paris, Didot L'Aîné, 1810, deux tomes.

– Mosneron, Jean-Baptiste baron de Launay, *Le Vallon aérien, ou Relation d'un Aéronaute dans un Pays inconnu jusqu'à Présent suivi de l'Histoire de ses Habitants et de la Description de ses Mœurs*, Paris, J. Chaumerot, 1810.

– Nodier, Charles, *Jean Sbord*, éd. Jean Sgard, Paris, Honoré Champion, 1987.

– Nodier, Charles, *Le Cycle du dériseur sensé*, in *Contes*, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Garnier, Classiques, 1961.

– Souvestre, Émile, *Le Monde tel qu'il sera*, nouvelle édition, Paris, Michel Lévy, 1871 [1846].

– Renouvier, Charles, *Uchronie (L'utopie dans l'histoire) : esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, Paris, Bureau de la critique philosophique, 1876.

Autres récits :

– Verne, Jules, *L'Île à hélice*, Paris, Hachette, 1916

– Verne, Jules, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Paris, Librairie générale française, Le Livre de Poche, 1998.

– Verne, Jules, *Paris au XX^e siècle*, éd. Piero Gondolo della Riva, Paris, Hachette, Référence, 1994.

1. Raymond Trousson, *Voyages aux pays de nulle part, histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1975, p. 28.

2. Ainsi désigne-t-on, en allemand, une narration dont la dimension spatiale et descriptive l'emporte sur la dimension temporelle.

3. L'ouvrage a été composé après 1832, si l'on se fie à la bibliographie établie par Henri Fournel qui ne mentionne pas les *Mémoires (Bibliographie saint-simonienne*, Paris, A. Johanneau, 1833) et avant 1838, date de la lettre [probablement adressée] à Rességuier qui précède les *Mémoires*. La bibliographie de Jean Walch (*Bibliographie du Saint-Simonisme*, Paris, Vrin, 1967), ne nous permet pas de préciser les circonstances de la rédaction des *Mémoires*.

*Faculté des Lettres et des Sciences humaines de La Réunion.